

**Société historique de Québec**

**Concours d'écriture historique**

**Textes gagnants de l'édition 2022**

## **Prix Jacques-Lacoursière (1<sup>er</sup> prix)**

Charles-Antoine Bourbeau  
École La Camaradière

### **Mille feux sur le Port de Québec**

10 juin 1891

Cher carnet, c'est ma fête, aujourd'hui, et je t'ai reçu. J'ai maintenant dix ans. Je suis donc rendu un grand garçon. Je ne suis pas quelqu'un de très assidu, mais je vais tout faire pour t'embellir de mes aventures.

2 décembre 1895

Je sais que j'ai oublié de t'écrire depuis quelques temps, mais il y a eu un énorme bouleversement. Mon père est décédé de la variole. Cela m'a dévasté. J'ai malgré tout réussi à passer cette épreuve. Par contre, j'ai enfin reçu une bonne nouvelle. J'ai été embauché au Port de Québec! Je serai débardeur tout comme mes ancêtres l'étaient. Avant, mon vieux père me murmurait tout le temps: « Jean, mon fils, tu dois accomplir ce qui est le mieux pour toi, mais aussi pour la lignée Roy. Pense toujours à cela. » C'est pourquoi je voulais devenir comme eux.

19 avril 1896

J'adore mon métier, j'en apprends énormément chaque jour. J'ai remarqué que nous exportons plus comparé à ce que nous importons. Ce qui est le plus en demande par l'Ancien Monde est le bois. Les draveurs nous envoient des billots de bois sur la Rivière-aux-Outaouais et ces derniers descendent le fleuve Saint-Laurent pour atteindre Québec. Une fois arrivée, nous les chargeons dans de grands navires. J'ai entendu parler du métier de draveur et j'ai l'impression que cela est très risqué. On m'a affirmé que de nombreuses personnes meurent en tombant dans la rivière.

13 novembre 1899

Nous avons reçu beaucoup d'immigrants, ces derniers temps, presque 8000 personnes. Mon contremaître m'a stipulé que nous recevons plus de 45 000 nouveaux immigrés par année au Port de Québec. Je n'en croyais pas mes yeux, nous étions à peine une centaine dans mon village natal. C'est pourquoi, en 1888, ils avaient décidé de bâtir la bâtisse des immigrants. Elle peut accueillir 4000 personnes. Cela permet aux nouveaux venus de profiter de dortoirs, d'une salle à manger, de soins hospitaliers et d'autres besoins essentiels avant d'aller vers leur nouvelle demeure.

26 mai 1902

Nous commençons à exporter de moins en moins. La Grande-Bretagne nous envoie beaucoup de matériaux tels que des produits du textile, du fer et de l'acier. Ces produits vont nous permettre de créer des bâtiments ou encore des outils beaucoup plus infrangibles qu'avant. Également, maintenant, nous exportons plutôt des produits céréaliers comme le blé qui sont plus en demande que les produits forestiers.

3 octobre 1904

Ma mère a rejoint mon père au ciel. Elle est décédée naturellement à l'âge de 56 ans. Je penserai toujours à elle et à mon paternel peu importe ce qui m'attend dans le futur.

7 février 1905

J'ai rencontré la femme de ma vie. Je l'ai rencontrée dans un bal et cela a été le coup de foudre. Elle se prénomme Marie-Louise et elle a un an de plus que moi. Elle est ravissante avec sa chevelure brune et ses yeux marrons. Cette-dernière est toujours souriante et prête à aider les autres. Elle s'est installée chez moi depuis quelques jours. Je crois que cette rencontre figure être le plus beau moment de mon existence.

14 mars 1907

Le travail au Port de Québec est très demandant physiquement. Nous devons faire près de 10 heures par jour tout en faisant des aller-retours pour vider et charger les bateaux. De nombreux travailleurs ont de la difficulté à enchaîner les heures dû à diverses excoriations.

21 juillet 1909

Je viens d'avoir mon premier enfant avec Marie-Louise. Il s'appelle Louis-Paul. J'arbore, tout comme ma femme, un sourire béat. Nous espérons qu'il est le premier d'une longue postérité.

4 septembre 1917

La situation sur le globe terrestre est très tendue depuis un certain temps. En fait, la guerre a éclaté dans le monde en 1914. Il y a quelques jours, le gouvernement du Canada a adopté la Loi sur le service militaire. Cette loi stipule que tous les hommes âgés de 20 à 45 ans doivent faire son service jusqu'à la fin de la guerre. Certains débardeurs chanceux peuvent, malgré tout, rester travailler au port pour pouvoir expédier des ressources à l'infanterie qui combat en Europe, mais je ne fais pas parti de ceux-là. J'ai donc fait mes adieux à ma femme et mes enfants, car je crois que je vais devoir y laisser ma peau. Je m'installe dans le bateau qui se trouve accosté au Port de Québec, alors que je dédie ces dernières lignes aux prochaines générations. Vivez votre vie! Vous en avez qu'une et donc, vous devez en profiter. Je crois que je n'ai pas appliqué assez cela et je le regrette. Mon commandant nous a déclaré avant que l'on aille faire nos adieux à notre famille: « Cette vie, votre vie, peut, malheureusement, disparaître à tout moment. Vous devez donc vous mettre cela dans la boîte crânienne! Soyez prêts, mais surtout, soyez fiers de défendre votre pays! Les prochains vous seront très reconnaissants j'en suis sûr!»

Jean Roy

## Deuxième prix

Audrey Léger  
École secondaire Cardinal-Roy

### Les filles du roi

Québec, un bout de terre sauvage, Québec un nouvel endroit plein d'espoir. Le bateau tanguait alors que je gravais doucement ces mots sur une poutre du navire. Moi qui avais saisi cette occasion pour m'extirper de l'orphelinat, je commençais à douter de mon choix audacieux. Qui sait ce qui m'attendait une fois arrivée dans ce nouveau monde. Alors que j'approchais de plus en plus de cette destination encore mystérieuse, mes pensées se tournèrent vers le futur incertain qui me guettait. Trouverais-je enfin la paix et un amour dont nous toutes rêvions, ou servirais-je seulement d'outil pour ajuster le déséquilibre démographique qui sévissait en Nouvelle-France.

Depuis notre départ de Paris, j'eus beaucoup de temps pour me renseigner et il me semblait bien que ce qui m'attendait au bout de ce fleuve, ne serait pas tout rose. Bien que le roi m'ait donné un trousseau et des ressources pour m'aider, il avait oublié de mentionner les hivers froids qui y régnaient la moitié de l'année. En deux mois et demi, j'avais entendu beaucoup d'histoires, quelques-unes héroïques, d'autres terrifiantes. Plusieurs de mes sœurs avaient tout de suite regretté, mais moi je n'avais pas encore perdu espoir. Bien qu'au fond je savais qu'on m'utilisait pour ma capacité à donner la vie, j'espérais tout de même y trouver une fin heureuse.

L'Aigle d'or se balançait de plus belle et je dû retenir mon bagage à deux mains lorsque le vent impétueux s'accrocha de nouveau dans la grand-voile. Le fleuve St-Laurent s'avéra plus agité que d'habitude et nous fîmes même la rencontre d'un navire en provenance de Québec. Il fallait croire que cette voie maritime était bougrement empruntée puisque nous en croisions d'autres transportant toutes sortes de marchandises. La largeur de l'affluent venait à rétrécir, au fur et à mesure que nous avançons et bientôt, j'aperçus enfin la terre qui avait obsédé mes réflexions. Au loin, la Nouvelle-France nous ouvrait ses portes et de petites silhouettes s'y dressaient. Celles-ci grandissaient au fur et à mesure que nous approchions et bientôt ces ombres à peine distinguables, se transformèrent en hommes, en corps puis en visages. Je ne pus me retenir de regarder chacun d'eux avec curiosité me demandant si mon futur époux s'y retrouvait.

Pleines d'excitation, mes sœurs et moi étions toutes regroupées à l'avant du bateau. Tout était calme dans les alentours et les arbres me semblèrent plus verts que jamais. Une fois le navire accosté et la coque bien enclavée dans le sable, nous débarquâmes avec précipitation. Je ne m'étais jamais sentie autant vivante et cette nouvelle vie qui s'amorçait me rendait optimiste en l'avenir. Aujourd'hui, 22 septembre 1663, était la plus belle journée de mon existence. Sur la plage, le curé Henri de Bernière nous attendait patiemment. À ses côtés, une sœur nous fit signe d'approcher et nous accueillit d'un grand sourire. C'est elle qui, par la suite, nous montra le chemin jusqu'à la maison qui nous logerait.

Dès notre arrivée, on nous avait offert soins, soutien et hospitalité. Nos hôtes étaient installés sur le bord du fleuve où tout était paisible. Là-bas, nous recevions souvent des visiteurs. Ceux-ci, célibataires, faisaient chaque jour la queue dans l'espoir de trouver une fille à marier. Les journées étaient longues et la disproportion entre les sexes me semblait de plus en plus évidente. Pour contrer l'ennui, j'adorais me balader près du port où les grands bateaux de commerce s'immobilisaient. Là et Place Royale, étaient toujours bondés de monde, mais à ma grande surprise je n'y croisais que des hommes et les seules femmes que je rencontrais étaient dédiées à Dieu. En réalité, nous étions indispensables au bon développement de la colonie et c'est probablement pourquoi elles investissaient autant de temps à nous enseigner. Effectivement, pour assurer notre intégration dans ce nouveau monde, chaque matin, les religieuses nous préparaient à notre futur rôle. Elles nous initiaient aux connaissances et aux savoir-faire qui nous seraient indispensables pour survivre. À y penser, plus je les côtoyais et plus mon admiration envers ses dames de devoir s'accroissait. Elles étaient dotées d'une telle patience et d'une générosité inimaginable, mais ce qui m'avait séduite pour de vrai était la confiance qu'elles avaient... Même si les conditions de vie étaient difficiles et qu'elles ne mangeaient pas toujours à leur faim, ses femmes avaient toujours foi en l'avenir et elles inspièrent le réconfort.

Près de 56 jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée et je me retrouvais encore seule. En effet, contrairement aux autres, je n'avais pas encore trouvé mari. Tous les jours, le tracas m'habitait et

même mes sorties au port, à regarder les bateaux circuler et s'arrêter, ne suffisait pas à garder mon esprit tranquille. Il ne me restait que peu de temps pour me décider, mais il semblait qu'aucun homme ici puisse m'offrir la vie dont j'avais tant rêvé. Un schéma de pensées alarmées bloquait mon esprit et me remplissait de désespoir. Je ne tardais pas à me confier à quelqu'un. Après m'avoir écoutée, une religieuse, ma confidente, me prit à part et me dit ceci: Oh ma fille, cette inquiétude ne te servira point. Peut-être n'as-tu pas trouvé l'homme de ta vie, mais Dieu le remplacera. C'est celui qui règne dans les cieux qui te comblera...

Deux mois plus tard...

Je marchais calmement dans l'église, un voile sur la tête et une croix à la poitrine.

### Troisième prix

Léa Bourgeois  
Collège des Compagnons

#### Vers un avenir meilleur : *Vibrio cholerae*

18 avril 1846

Cher journal,

Je démarre ce périple le cœur aussi lourd que l'ancre... Cela fait maintenant trois jours que je suis sur ce bateau à voile. Ils nous ont fait savoir que cette aventure serait difficile, mais j'étais loin de m'imaginer ceci. Je suis affamé, nous sommes entassés les uns sur les autres, avec pour lit, une modeste botte de paille. Le pire étant l'obligation de déféquer dans un pot de chambre, cela me rappelle fortement l'odeur nauséabonde des pommes de terre pourries de par chez nous. Ma bien-aimée se trouve toujours à la maison, affaiblie par le résultat de notre amour flambant. Je n'ai pas à me plaindre, je vais toujours bien. Ce n'est pas le cas de tout le monde. Une partie des passagers sont malades. On nous a dit qu'il s'agissait du mal de mer. Je n'y suis pas familier, mais j'ai bien vite compris qu'il ne s'agissait pas de quelque chose de plaisant.

\*\*\*

8 mai 1846

Cher journal,

Cela fait maintenant 23 jours que je suis parti de cette terre atroce. Cork me manque, mais je sais que je fais un grand pas vers une vie meilleure, un moment de souffrance pour une éternité de bonheur. Je dois me rappeler à tout pris cela, sans quoi je deviendrais fou à lier. Je suis loin d'être docteur, mais je sens que quelque chose d'horrible est en train de se propager sur ce bateau. Quelques personnes ont déjà rendu l'âme plutôt cette semaine. Nous sommes toujours dans l'obscurité quant à la raison pour laquelle ces pauvres gens sont décédés. Certains pensent qu'il s'agit des miasmes, une forme de «mauvais air» qui s'attaque aux mauvais chrétiens. Je crois qu'il s'agit d'une affirmation très probable, je crois en ma foi envers le seigneur et j'espère qu'il croit tout autant en moi. Mes intentions sont bonnes et je n'ai jamais au grand jamais commis de péché sans avoir demandé pardon au seigneur tout puissant.

\*\*\*

19 mai 1846

Cher journal,

Cela fait 11 jours depuis notre dernière rencontre donc 34 jours que nous avons quitté la terre ferme. Ma femme me manque énormément, j'espère qu'elle se porte toujours bien. Enfin bien est un grand terme j'ai bien peur. Depuis l'année dernière que le mildiou ravage nos plants de pommes de terre les rendant inconsommables. Cela ne fait qu'empirer la situation pour nous autres les Irlandais sur notre propre terre si fertile. En effet, depuis la prise de contrôle total des Britanniques de notre territoire, les malédictions divines ne font que s'acharner sur nous. Nous devons labourer nos terres, les cultiver pour ensuite nous contenter de ce qui n'est pas aux standards des Britanniques, ce qui est nettement insuffisant pour nourrir la population grandissante d'origine irlandaise en Irlande.

\*\*\*

25 mai 1846

Cher journal,

Nous avons finalement mis le pied sur de la terre ferme, pas à Québec, mais bien sur cette île qu'ils appellent l'île de la quarantaine. Je dois admettre que je commence à m'impatienter, mais je tâche

de rester optimiste. Après tout, le bilan de décès sur le bateau explique bien des choses, un peu plus de la moitié des passagers n'arriveront jamais à bon port. Je pleure la perte de mes confrères ayant les mêmes motivations que moi qui n'auront jamais la chance de vivre dans le Nouveau Monde. Je leur souhaite de se retrouver là-haut auprès du seigneur, c'était des gens bons qui n'avaient rien demandé de plus que d'avoir une meilleure qualité de vie pour leur famille.

Enfin bref, arriver sur l'île ils séparèrent tout le monde en deux groupes, les cholériques et ceux en bonne santé. Ils nous ont informés que le mal de mer ne faisait pas autant de ravage, c'était plutôt le choléra qui grouillait parmi les passagers. Les malades étaient placés dans une sorte de maison et nous dans un autre. Je continuerai à documenter le tout afin d'en faire part à ma femme pour qu'à son tour elle arrive dans le Nouveau Monde avec moi et notre nouveau-né.

\*\*\*

30 mai 1846

Cher journal,

Les cholériques se font de plus en plus nombreux. Ceux qui contactent le choléra en meurent pratiquement sur le champ, un jour ou deux plus tard sinon. Les morts sont entassés dans des fosses communes, de plus en plus chaque jour. On nous dit d'être à l'affût de tout signe de cette maladie venant tout droit de l'enfer, diarrhées, vomissements entre autres. Certains pensent que de garder une couche de crasse les épargnera des miasmes puisqu'ils ne pourront pas s'accrocher à leur peau directement. Je crois toujours en ma foi et reste au plus possible à l'écart des autres.

\*\*\*

4 juin 1846

Cher journal, je finis ce périple le cœur aussi gros qu'à son ébauche. Le trajet entre Grosse-Île et Québec dure deux jours, j'en suis déjà à la moitié, mais j'ignore si j'aurais la force de me rendre au bout de cette épreuve. Je suis touché par la maladie, mes jours sont comptés, chaque minute est plus difficile que la précédente. Ma chérie, si tu lis ceci sache que je veille sur toi là-haut, soyez fort et prudent, toi et le bébé. Je t'aime de tout mon cœur...

Avec amour,

Ton chéri.

Fin.

Ce récit a été écrit en hommage aux Irlandais en route vers une terre d'espoir, qui décédèrent durant la pandémie de 1847.

Reposez en paix.

## Prix de l'Asulf pour la qualité de la langue française

Lily-Soleil Goydadin  
École Cardinal-Roy

### À Québec, nous serons trois

Le 17 juin 1834 est une date qui restera à jamais gravée dans ma mémoire. Le jour où James et moi avons laissé notre misère pour de nouvelles terres. La traversée pour Québec était moins coûteuse que celle pour New York. À partir de Cork, nous sommes donc montés à bord du John Esdale pour ce voyage qui allait changer le cours de notre histoire. Nous faisons partie de ce flot d'immigrants abandonnant leur patrie pour commencer une nouvelle vie à Québec, cette terre d'accueil et d'espoir.

Le voyage fut interminable. Cinq semaines entassés dans un navire, baignant dans les déjections de nos compagnons de fortune. Dieu sait que parfois, ballotée en ces nuits horribles, j'ai souhaité que les vagues nous absorbent, que nos souffrances soient avalées par l'océan. Enceinte jusqu'au cou, je n'avais pas réalisé l'épreuve de ce périple. Cet enfant qui faisait gonfler mon ventre me ramenait à la raison. Je sentais la main chaude de James dans la mienne. En Irlande, nous étions deux, à Québec, nous serons trois, me répétais-je.

Le 22 juillet 1834, après un passage à Grosse-Île et une attente de plusieurs jours en raison des douzaines de navires qui faisaient la queue devant le port de Québec, nous accostâmes enfin. Certains de nos passagers avaient développé des symptômes d'infections. Nous fûmes immédiatement transférés à l'Hôpital de la Marine. Plusieurs rumeurs couraient qu'une deuxième épidémie de choléra faisait rage à Québec. Retrouver la terre ferme me ragaillardit un peu. James marchait à mes côtés, baluchon à l'épaule, les mains pleines de nos maigres possessions. Je ressentis alors un sentiment de soulagement.

L'hôpital avait ouvert ses portes pour répondre aux besoins de cette épidémie deux jours avant notre arrivée. Sa construction n'était pas terminée, mais sa beauté inachevée captiva mon regard. Situé un peu à l'écart de la ville afin d'empêcher la propagation de maladies, il me fit forte impression. Les imposantes colonnes qui ornaient son entrée lui donnaient l'allure d'un palais. J'étais éblouie. Nous entrâmes dans le corps central de l'édifice. Tout était si neuf. Un homme nous posa plusieurs questions. Il inscrivit dans un lourd carnet nos noms et notre pays d'origine. Il demanda si nous avions des symptômes physiques. James s'occupait de répondre. Leurs voix me semblaient si lointaines. La fatigue m'envahissait. Mon corps avait peine à me soutenir. On nous isola dans l'aile ouest de l'hôpital où l'on nous attribua une chambre.

Deux lits en fer blanc, une commode, une petite table de chevet et une chaise composaient la pièce. Je remarquai l'ordre et la propreté de celle-ci. Sans doute pour faire obstacle à la maladie transmise par les miasmes dans l'air, pensai-je en me dirigeant vers la fenêtre ouverte qui donnait sur une jolie rivière. Je vis alors une file de gens aux traits tirés qui attendaient aux portes de l'hôpital. D'autres étrangers prêts à se faire adopter par cette nouvelle contrée. Parmi eux, un petit garçon et sa valise, seul, au milieu de cette foule débraillée. Est-ce que ses parents avaient péri durant la traversée? Je mis une main sur mon ventre, ma gorge se serra et je sentis couler des larmes sur mes joues. Tendrement, James me fit allonger sur le lit. À peine ma tête posée sur l'oreiller, tout mon corps se relâcha et je sombrai dans un sommeil profond.

Je fus réveillée par une odeur nauséabonde qui me rappela la cale du navire. J'eus du mal à reprendre mes esprits. Je me tournai vers le lit voisin. Je vis alors avec effroi le corps inanimé de mon mari. Ses traits creux, ses yeux vitreux, son teint bleuté. Cette image me hantera à jamais. Deux hommes entrèrent brusquement dans la chambre. Muette de douleur, je les vis s'avancer vers son lit. Un docteur s'approcha de moi, mon regard toujours fixé sur le visage inerte de mon bien-aimé. « Je suis le docteur Joseph Painchaud Madame. » Je l'entendis m'expliquer que James avait été pris par des symptômes violents dans la nuit. « Il est mort en quelques heures. Je suis vraiment navré. Cette maladie reste un mystère pour la médecine moderne. »

Le docteur m'annonça aussi que le cimetière de l'hôpital était divisé en deux parties. La section protestante était en face du bâtiment et la section catholique, derrière. Il me demanda de quelle confession était mon mari. « Il est catholique », dis-je d'une voix à peine audible. Il hocha la tête et sortit de la chambre. J'étais maintenant veuve dans un pays qui n'était pas le mien portant un



orphelin. Les sanglots me coupèrent le souffle. Paralysée par mon malheur, je regardai les hommes emporter le corps de mon mari. Je me levai pour les suivre. Une flaque d'eau se répandit à mes pieds.

\*\*\*

23 juillet 1837 : « James, déjà trois ans que tu nous as quittés, trois ans que John est né. Il a tes yeux verts, tu sais. Je te vois chaque fois que je le regarde. Nous vivons maintenant avec la famille de tante Eugenia qui a immigré à Québec il y a quelques années. Elle m'a même trouvé du travail en tant que domestique dans une bonne maison. Tu me manques. » Je déposai un bouquet de fleurs sur sa tombe : « Nous étions deux en Irlande, mais à Québec, nous serons toujours trois. »